

Qu'est-ce que c'est pour toi l'addiction ou les conduites addictives, compte tenu de ton expérience de chaman ? Entre le délit, le péché, la maladie, le symptôme, la rencontre d'un produit, d'une personnalité, d'un moment ou même un besoin existentiel ?

Alors d'abord, chaman, non ! Je le précise tout de suite. Je me considère comme un médecin ou comme un thérapeute qui a élargi sa pratique médicale conventionnelle. Je garde ce même regard clinique associé maintenant à des outils issus de la médecine traditionnelle amazonienne et d'autres... Je n'ai pas cessé d'être médecin pour devenir chaman ! Et « chaman » c'est un mot tellement vague et fourre-tout actuellement.

Je crois que les addictions relèvent davantage d'une question existentielle dans le sens où c'est dans la nature humaine de vivre en donnant un sens à son existence. Si la vie n'a pas de sens, en particulier dans sa dimension de souffrance, pourquoi vivre ? Pourquoi souffrir ? Pourquoi faire des efforts ? Pourquoi passer par des épreuves ? Et personne n'est épargné, tout le monde en a sa dose. Et si ça n'a pas de sens, soit on se flingue, rapidement avec un pistolet ou lentement avec l'alcool ou d'autres choses, il y a 10 000 façons d'aller vers la mort, la destruction... ou alors on se met en quête de sens, du pourquoi de la souffrance. Cette quête tente de répondre à une question qui traverse toute l'humanité...

Il se trouve que dans toutes les civilisations, toutes les cultures jusqu'à présent, sauf dans la culture occidentale récente, la société disposait d'espaces où les personnes pouvaient avoir des réponses ou tout au moins des débuts de réponse à ces questions existentielles. Ceci existait aussi pleinement dans la culture occidentale du premier millénaire et a commencé à se dégrader au Moyen-Âge, avec une accélération au siècle des Lumières et une espèce de dégénérescence depuis la Révolution. Ces espaces permettaient d'aborder ce questionnement sur le sens de la vie : d'où je viens ? Où je vais ? Qu'est-ce que je fais là ?... Ces espaces initiatiques conduisaient à vivre des expériences toujours liées à une approche de la mort, mort physique et/ou mort psychique, c'est-à-dire la folie. Chaque culture s'est dotée de rites de passage amenant à vivre une espèce d'état limite. A cet endroit-là, où la vie est en jeu, l'intégrité physique et psychique, l'existence-même, la « rigolade », si j'ose dire, n'est plus de mise et

¹ Entrevue réalisée le 31 juillet 2018 par Bénédicte Stalla-Bourdillon, sophrologue et art thérapeute, dans le cadre de son mémoire pour validation de diplôme d'art-thérapeute auprès de l'INECAT. Contact : <https://benedictestallabourdillon.fr/>

² Avertissement

Bien que révisé, ce texte est la transcription de l'enregistrement d'une entrevue : il en possède les avantages de la spontanéité et du style colloquial, et les inconvénients des imprécisions, répétitions et approximations du style oral, voire les lourdeurs. Il ne faut donc pas le prendre comme un exposé structuré et réfléchi à l'avance.

la personne se trouve dans un moment de grande vérité. Une sorte de saut psychique opère à ce moment-là, si c'est bien fait évidemment, où la personne découvre, qu'au-delà de l'existence sensible, matérielle, sensorielle, il existe autre chose, une autre réalité ou plutôt une autre perception ou dimension du réel, qui se rend accessible. Ce vécu est tellement patent, réel, qu'il n'appartient pas à l'ordre de la croyance mais de la constatation. Alors ça ouvre des portes considérables car tout à coup la vie ne se résume plus à manger, dormir, se reproduire... mais révèle une dimension transcendante du monde invisible, le monde spirituel, Dieu, comme on veut bien le désigner... en tous les cas quelque chose qui nous dépasse de tous côtés.

Dans ce vécu, au-delà des cultures, du sexe, de l'âge ou de la religion, on voit toujours surgir deux sentiments simultanés. J'y vois-là des caractéristiques de la nature humaine. D'une part, une demande de pardon comme si la conscience humaine était habitée quelque part dans ses tréfonds par la conscience d'une faute, d'une blessure auto-infligée disons plutôt pour éviter d'utiliser les mots faute ou péché qui sont trop connotés. L'être humain est blessé, quelque chose ne va pas bien chez lui, et il en est au moins en partie responsable, co-participant de sa souffrance. Il n'a pas fait tout bien, il n'a pas su protéger l'autre, il n'a pas su aimer, il n'a pas su respecter... D'autre part, l'autre face de cette médaille, c'est le sentiment de gratitude envers la Vie, le fait d'avoir accédé à l'existence, d'être bénéficiaire d'un cadeau extraordinaire. Une dimension de mystère, de transcendance, d'émerveillement, qui suscite un enthousiasme jaillissant dans des expressions de reconnaissance et de remerciement. La vie comme quelque chose de formidable. Ces deux sentiments jaillissent en effet simultanément, dans un élan spontané. Dans ces moments-là, des gens disent « pardon, pardon, pardon » et si on leur pose la question : « tu demandes pardon pourquoi ? », souvent ils ne le savent pas d'emblée mais seulement sentent que c'est une nécessité, une évidence qui s'impose que quelque chose en eux n'est pas tout à fait aligné, correct. Qu'ils sont en « décalage » par rapport à la vérité et qu'ils y sont pour quelque chose. Demande de pardon pour avoir blessé quelque chose de l'ordre de la vie, de la nature, du transcendant. Cette profanation opère en même temps une prise de conscience du sacré de l'existence, de la transgression de lois de la vie qui nous dépassent complètement. Des lois qui ne se discutent pas, et finalement sont profondément bonnes. Et c'est pour ça que la douleur libératrice de la demande de pardon s'accompagne de cette notion de gratitude. Les gens disent pareillement « merci, merci, merci » comme un besoin vital, soulageant, joyeux. Au cours du processus thérapeutique ou initiatique, ces sentiments bruts et submergeants vont se décliner plus précisément par rapport à la vie singulière de chaque personne, ses particularités. Je demande pardon parce que je n'ai pas très correct, parce que j'ai blessé, trahi, l'un ou l'autre... je me suis aussi blessé moi-même, pardon à mon corps, à mon cœur. Et à mon tour, je pardonne. Je demande le pardon et je donne le pardon. Et merci pour telle rencontre, pour la santé, pour la nourriture quotidienne, pour les protections reçues, les gestes d'amour partagés, la

beauté de la nature.... Quelle richesse, quelle chance. Fondamentalement, ces deux sentiments se répondent en écho.

Ces espaces initiatiques ou rites de passage perdurent encore dans de nombreuses traditions ou civilisations. Dans le monde occidental, on a décrété depuis le haut moyen-âge, puis ensuite et surtout avec la révolution cartésienne relayée par les Philosophes du « Siècle des Lumières », que Dieu n'existe pas, qu'il n'y a pas de transcendance, que ce qui compte c'est ce qui est perceptible, sensible, mesurable. Tout le reste est de l'invention, de l'imaginaire, destiné à compenser nos manques et à répondre à nos fantasmes de façon superstitieuse. L'invisible n'a aucun intérêt ni consistance et il faut en rester à ce qui est matériel. De là naissent et se développent toutes les philosophies de la « modernité » : positivistes, rationalistes, existentialistes... qui se révèlent en fait comme des philosophies du désespoir et de l'absurde. La vie se réduit à simplement fonctionner du mieux qu'on peut, sans espoir, sans perspective d'élévation, ou de salut, si on veut employer un terme religieux. Soit on essaye d'en profiter au maximum parce que ça va inévitablement s'arrêter un jour, soit on sombre dans le nihilisme dépressif (tout ça ne sert à rien, vaut mieux se flinguer). Cette sorte d'hédonisme (tant qu'à faire autant s'en mettre plein la gueule) et finalement aussi fataliste que chez ceux qui parient pour l'absurde. Entre les deux, beaucoup se maintiennent dans une espèce d'hébétéude, de fonctionnalité au quotidien, on occupe le temps sans relever la tête.

Quoiqu'il en soit, le désespoir rôde en l'absence d'un sens à donner à la vie. Et pas un sens que l'on s'imaginerait, que l'on se créerait soi-même de manière fictive et qui ne serait qu'une forme d'entourloupe supplémentaire. Par exemple, tenter de donner un sens sa ma vie en faisant de la musique ou en se consacrant à des œuvres humanitaires, à la défense de la nature. Ce n'est pas suffisant. Il y a besoin d'un sens qui transcende, qui vienne de l'extérieur, d'en-haut si j'ose dire, qui ne procède pas d'une décision personnelle rationnelle destinée à combler un vide ou satisfaire des impulsions, mais qui s'impose en quelque sorte, comme quelque chose qui nous dépasse mais qui est là, qui nous précède. Oui, qui s'impose et nous aspire en nous appelant à nous dépasser.

La découverte du sens de notre propre existence constitue la finalité première de ces rituels de passage que, précisément, l'Occident a supprimés. De cette suppression, naît le problème de la dépendance, des addictions. Le problème des addictions est une caractéristique du monde occidental. Ça n'existe de manière massive et endémique dans aucune société traditionnelle. Il a pu y avoir un ivrogne ou un opiomane par-ci par-là mais pas de manière aussi généralisée. C'est tout de même une observation essentielle à prendre en compte. Alors que les êtres humains ont toujours connu et usé de substances modifiant la conscience ou entraînant une forme d'ivresse. On connaissait l'alcool. On savait modifier

sa conscience, on connaissait des moyens de s'enivrer, de se « shooter », mais tout cela se réalisait dans un cadre précis, culturel, rituel, intégrant une dimension de l'invisible, de la transcendance, du sacré. Il existait au sein de ces cultures des techniques élaborées, on pourrait même dire une manière de « technologies du sacré ». L'approche de ces frontières de la vie physique et psychique, et simultanément de la mort physique, de la mort psychique, soit la folie, et de la mort spirituelle, soit les angoisses métaphysiques de dissolution, de néantisation, cette approche ne peut se faire à la légère. On ne joue pas avec ça, on le fait de manière adéquate pour que de cette expérience-là, on revienne sain et sauf, enrichi, encore plus vivant qu'avant. La modification de la conscience, correctement guidée, permet d'expérimenter la mort sans vraiment mourir, la folie sans véritablement devenir fou. De la réalité extraordinaire, on doit pouvoir revenir à la réalité ordinaire, et c'est le cadre rituel qui permet cette exploration de façon saine et enrichissante.

Cela se décline de diverses manières. Par exemple, dans la tradition amazonienne, les rites de passage à la puberté intervenaient au moment de l'attribution définitive de l'identité sexuelle. Au-delà des variations entre les différents groupes ethniques, de manière générale, avant cette expérience initiatique, les garçons et filles étaient définis sexuellement sur le plan physique mais sans que leur soit exigé par la communauté un engagement personnel clair et définitif. Les enfants vivaient dans le monde et l'environnement des femmes, des mères. A partir de l'initiation, cette définition devient impérative : je suis un garçon ou je suis une fille. Si tu es un garçon, tu appartiens désormais à la communauté des hommes, tu quittes celle des femmes et tu vas apprendre les tâches de l'homme. Si tu es une fille, tu fais partie définitivement de la communauté des femmes et à partir de ce moment-là, tu vas assumer les tâches propres aux femmes et en particulier s'ouvrir immédiatement la capacité à devenir mère. Le regard porté désormais sur soi-même et par le reste de la communauté, institue une identification collective puissante et une identité personnelle indubitable. Cela se passe simultanément au niveau vocationnel. Un garçon découvrira lors de cette initiation ce qui l'habite comme qualités et potentialités pour devenir artisan, chasseur, guerrier, ou guérisseur. La fonction sociale et la réalisation personnelle coïncident et deviennent claires. Cette identité couvre aussi le rapport aux ancêtres, confortant une filiation ancienne : je suis le fils et l'héritier de... Ainsi se rejoignent, dans une cohérence qui fait sens, les dimensions identitaires sociales, sexuelles et vocationnelles. Dès le passage à la société des adultes, la reproduction sexuelle était autorisée, sans transition par une phase d'adolescence écourtée ou même parfois quasi inexistante. Les jeunes indiennes sont mères dès l'âge de 13-14 ans. L'union maritale, la naissance du premier enfant, la ménopause, le décès d'un proche, etc. : chaque étape importante de la vie s'inscrit dans un contexte rituel qui marque l'avant et l'après.

Chez nous, tout cela a été balayé ou réduit à sa plus simple expression, sans dimension sacrée, et en

particulier sans les rites de la puberté.

Dans 95 % des cas, la consommation de drogues commence à l'adolescence, entre 13 et 15 ans. Ensuite, la consommation peut se réduire, s'arrêter ou s'aggraver pour devenir une véritable addiction, mais en tout état de cause le début se situe toujours à l'adolescence. Pourquoi ? Parce qu'à l'adolescence, face au défi de la vie adulte qui se profile, en particulier avec le réveil sexuel, se posent les questions du qui suis-je ? Que vais-je faire de ma vie, de moi ? Vivre avec qui, comment, où ? Avec quels moyens ? Pourquoi s'efforcer, dans quel but ? L'angoisse... Et personne ne répond. Les églises ont trop souvent oublié que c'était leur fonction en troquant le sens du sacré par un humanisme trop humain. Les psys renvoient les patients à eux-mêmes : tu sens quoi ? Ça te fait penser à quoi ? Qu'est-ce que cela t'évoque ? La plupart des professeurs, philosophes et intellectuels sont athées, et engoncés dans un univers rationaliste, matérialiste, voire nihiliste. Les artistes renvoient, eux, au monde virtuel, exempt de tout sens profond, avec un art décadent ou des chansons ou textes sentimentalistes, se complaisant dans l'absurde et le culte de la mort. Et je n'ose même pas parler des politiciens sans souffle ni panache.

Un jeune contemporain en quête de sens, sauf bien sûr certaines exceptions, je généralise, est renvoyé à lui-même car personne n'ose assumer la fonction paternelle. Quand je dis fonction paternelle, je ne dis pas que celle-ci est uniquement attribuable à l'homme. Pour résumer, la fonction paternelle c'est ensemençer l'autre par une parole fécondante. Ça veut dire qu'idéalement le père, ou ceux qui le complètent ou se substituent à lui s'il est absent ou défaillant, et cela peut être aussi la mère éventuellement ou une autre femme, transmet à son fils ou à sa fille, directement, verbalement par sa parole, ou indirectement, par ses attitudes, qu'au-delà de cette vie sensible et matérielle, il existe autre chose. Il y a un en-deçà et au-delà de cette réalité ordinaire. Il rétablit la filiation en racontant son histoire, celle de la famille, des aïeux. Il offre ses réflexions d'adulte sur ce qu'il croit et comprend du sens de la vie. Il évoque les mythes, les légendes, les croyances. Il témoigne de l'existence d'un monde invisible, intérieur et extérieur. Il ne craint pas d'évoquer une dimension spirituelle, les esprits, les dieux, Dieu... Il signifie ainsi, même avec ses limitations ou même ses erreurs propres, qu'il existe « autre chose » qu'on ne voit pas habituellement dans l'état ordinaire de conscience. De cette manière, il donne à entendre qu'il y a un espace non visible qui donne sens à cette vie matérielle. Il restitue la dimension du mystère, mystère premier des origines et des fins dernières. D'où l'on vient et là où l'on retourne.

Ça change tout. C'est comme si l'on voyait un film en noir et blanc et tout à coup, quelqu'un te le montre en couleur et en 3D. Le contenu est le même et tout est différent. Tout à coup, il y a une profondeur de champ qui apparaît et ouvre sur des horizons gigantesques. L'enfant devient l'héritier d'une lignée, d'une langue, d'une culture qu'il peut à son tour transmettre à ses descendants. Il s'inscrit dans la durée.

Il se relie à tous ceux qui appartiennent au même clan, il n'est plus jamais seul au monde. Et il peut inversement reconnaître l'identité de l'autre, sans craindre pour la sienne, se reliant à toute la diversité de la Création. Son unicité lui permet de se situer au sein de la diversité.

Quand je suis allé au Burkina Faso, dans une petite communauté autochtone, on m'a offert unealebasse de mil en guise de bienvenue. Au moment de boire, j'étais très observé par les villageois parce que, je l'ai découvert après, selon la façon de prendre laalebasse (avec une main, deux mains, sur le côté, etc.) et boire le mil (petites ou grandes gorgées, etc.), je révélais le clan auquel j'appartenais. C'était en l'occurrence celui de la cacahuète et j'ai eu droit ensuite chaque jour à ma ration de cacahuètes. Je savais à quel clan j'appartenais et la communauté également, on pouvait me « situer » avec tout le symbolisme relié à cette appartenance. Ces appartenances, au-delà de ma petite personne, ma petite vie étroite, me placent au sein d'un complexe visible et invisible d'une richesse considérable, qui fait sens. Et je peux alors cheminer sur le sentier de la vie, armé de toutes ces identifications, entreprendre mon pèlerinage terrestre. La parole fécondante de la figure paternelle me dote de tous attributs de sens qui me constituent comme être humain.

Quel message transmet-on au jeune adolescent moderne de la société occidentale ? D'abord celui de la peur, celle des virus, du sida, puis après celle du chômage, de la difficile compétition au travail, des problèmes environnementaux, des risques de guerres qui se préparent, etc. ... ça ne donne pas très envie de vivre. Et si l'on veut vivre l'aventure de la vie, il faut d'abord avoir des tests médicaux et de multiples vaccinations, des assurances pour tout, des autorisations administratives, éventuellement une puce dans le cerveau... Il y a tellement de conditions préalables, l'aventure est tellement encadrée, tellement contrôlée qu'il n'y a tout simplement plus d'aventure. Que veut dire une aventure sans risques ? Dans les sociétés traditionnelles, le jeune avait envie d'aller à la chasse et ça n'était pas sans risque, mais il y allait quand même, accompagné, avec un risque mesuré mais jamais absent. L'initiation est aussi une aventure et qui possède sa dose de risque. Le risque n'est jamais nul quoiqu'on fasse et quoi qu'en prétende le discours sécuritaire. La disparition du risque, c'est aussi celle de l'initiation, et donc celle du sens de la vie.

Mais il y a une telle aspiration à la vie que le jeune va être conduit à rechercher lui-même des zones à risques, à se mettre en quête de la transgression possible. C'est souvent d'abord par esprit grégaire en s'associant à ses pairs, les copains, les copines, avec l'envie de se donner un petit frisson. Qu'est-ce qu'ils vont faire ? Puisque le monde invisible est décrété zone interdite, il devient par là-même intéressant. Pourquoi pas un peu de spiritisme, par exemple, pour appeler des esprits et se payer une petite trouille ? Cette tentative inconsciente d'initiation, d'aller voir au-delà des apparences en essayant

de contacter ce monde non visible, se fait alors « sauvagement », sans guide, sans contrôle, sans précautions. Cette ouverture au monde transcendant n'est pas sans risque, mais ils ignorent lesquels. Car cet univers des puissances invisibles psychiques ou spirituelles n'est ni simple, ni forcément bon. Ils s'y terrent aussi des forces dangereuses de l'inconscient, de même que des entités spirituelles malignes comme l'esprit de haine, de viol, de suicide, etc. Ça existe : qui le leur a dit ?

A mon avis, il y a quelque chose de légitime dans le fait d'aller explorer ces espaces du monde invisible, c'est une quête de vie, de sens. Le jeune explorateur ignorant cherche des réponses à sa quête existentielle. Et il fume un joint de cannabis et il sent des choses extraordinaires qu'il n'a jamais éprouvées. Il prend des champignons avec ses copains dans la nature et il la voit comme jamais auparavant. C'était donc vrai, on lui avait caché ces choses sous des prétextes fallacieux, les adultes sont des menteurs. L'esprit de révolte est conforté. Ces expériences initiales sont parfois désagréables, avec par exemple un bad trip, c'est un peu la roulette russe. Que fait-on alors de ce vécu traumatisant ? Si cela se passe bien, c'est un encouragement à recommencer en poussant plus loin la transgression, plus de quantité, de nouvelles substances... L'addiction peut s'enclencher à cet endroit.

L'intrusion dans le monde invisible est assez facile. N'importe quelle substance permet d'aller de « l'autre côté » en quelques instants. Le problème est le retour à la vie quotidienne, ordinaire, et enrichi de cette expérience. Et pour cela il est nécessaire d'avoir un « manuel » qui permette d'interpréter les vécus symboliques en état modifié de conscience pour les traduire dans les codes de la vie quotidienne. C'est-à-dire qu'il est indispensable d'être initié au langage symbolique, similaire à celui des rêves. Or cette fonction symbolique est atrophiée dans la société occidentale au profit du développement exclusif des fonctions rationnelles. La raison, déifiée, a produit un rationalisme stérile et appauvrissant. Pour le dire autrement et de façon rapide, le cerveau gauche rationnel s'est hypertrophié au détriment du cerveau droit qui gère les fonctions non rationnelles. Le cerveau gauche est très bon pour agencer la matière de façon mécanique et, par exemple, construire des avions qui fonctionnent, et c'est très bien. Mais cela se fait au prix de l'atrophie des fonctions du cerveau droit, c'est-à-dire tout ce qui concerne le monde des affects, l'intuition, la compréhension immédiate et globale des événements, l'inspiration créatrice. Non seulement le mode de vie occidental ne les développe pas, mais il les réprime.

Or le monde-autre s'exprime essentiellement sous la forme métaphorique, analogique, symbolique. De même que nous possédons tous des fonctions rationnelles que l'on apprend à développer, les fonctions non rationnelles innées demandent à être également développées. Il s'agit de langages différents et complémentaires qu'il faut acquérir. On le fait déjà spontanément dans la vie quotidienne : si tu reçois une carte d'un ami avec un petit cœur, tu as compris qu'il te dit qu'il t'aime et qu'il ne te parle pas de

problèmes cardiologiques. Tu as compris que c'était symbolique, qu'il parlait d'autre chose que son cœur physique. C'est une analogie : un élément sensible, le cœur physique, renvoie à un élément invisible, le sentiment d'amour. Ce procédé analogique a besoin d'être éduqué et entraîné pour permettre dépasser les apparences, les phénomènes, pour retrouver les vérités symboliques, voire ontologiques, qu'elles désignent, c'est-à-dire le noumène, le sens et l'essence des choses. La perte de cette codification, de cet apprentissage, nous rend analphabètes de ce langage symbolique.

En prenant des substances psychoactives, les individus peuvent éventuellement accéder à des informations, mais sous un mode symbolique qu'ils ne peuvent ni ne peuvent interpréter s'ils n'en possèdent pas les codes. Ils ne savent pas quoi en faire dans leur existence au quotidien. Pire encore, ils peuvent prendre les images symboliques au premier degré, en ignorant leur dimension métaphorique, ce qui peut se révéler très dangereux. C'est pourquoi cet accès doit être codifié et régulé de manière à ce que le jeune qui se prête à ce genre d'expérience ne puisse accéder qu'à ce qu'il est capable d'intégrer, là aujourd'hui, où il en est dans sa vie. Les rituels initiatiques, les rites de passage, jouent précisément ce rôle afin que le jeune puisse aller jusqu'à l'extrême de lui-même, selon ses capacités, sans se désintégrer. Cet extrême n'est pas le même pour lui que pour un autre qui présentera des aptitudes différentes au niveau de son intelligence, de sa résistance physique, de sa gestion des émotions. Les limites sont différentes pour chacun et la contention rituelle permet de s'y adapter. Il s'agit de ne pas aller au-delà de ce que la personne peut ramener et assumer dans son existence ordinaire. Dans la consommation ludique ou sauvage, il n'y a pas de préparation, pas de dispositif d'introduction rituelle, pas d'accompagnement, pas de connaissance sur les doses, pas d'intégration ultérieure... C'est un peu n'importe comment, n'importe où, avec n'importe qui... et donc cela peut aboutir à des catastrophes.

Le fait de modifier sa conscience, pour moi, est non seulement légitime mais nécessaire. Et il s'agit d'ailleurs d'une nécessité non seulement humaine mais de toute vie animale. Les animaux le font dès qu'ils peuvent se « shooter » avec quelque chose, des fruits fermentés ou des graines psychoactives (comme le café), par exemple et ce, de façon avide et compulsive³. Dès qu'il y a de la vie, elle tend à aller vers un plus de conscience. Dès qu'un être vivant peut accéder à une conscience supérieure, il y est attiré comme par la lumière. On constate là un appétit absolument extraordinaire, une nécessité vitale. L'instinct de croissance n'est pas seulement physique, mais aussi affectif, psychique, moral, et finalement spirituel. Cela manifeste une avidité, une soif d'un « plus être ». Sans cette nourriture stimulante, l'individu stagne et dégénère. Cette quête possède donc quelque chose de légitime et nécessaire. Mais il existe des lois de la vie qui s'imposent et ne permettent pas que ce soit fait de façon incohérente. Ces lois transcendent le désir humain, dépassent son univers mental et elles doivent donc

³ Voir « Intoxication », Ronald Siegel, Éditeur. Dutton, 1989.

être connues et respectées pour que cette modification induite de la conscience demeure dans un cadre cohérent et sain. La transgression des limites humaines peut devenir très dangereuse et quand on parle de la dimension spirituelle, cette transgression équivaut à une profanation du sacré.

Alors est-ce que ce monde qui transcende l'être humain ? Quelle est sa cohérence ? Est-il connaissable ? Le rationalisme impérant nous dit qu'il s'agit d'espaces d'irrationalité, sans cohérence et sans intérêt. Mieux vaut ne pas s'y aventurer. L'expérience et la tradition millénaire montrent que cela est faux. L'expérimentation correcte révèle au contraire une extrême cohérence, mais celle-ci renvoie inévitablement à la question de la transcendance. Comme les rationalistes purs et durs ne veulent pas entendre parler de transcendance ni de sacré, ils tentent tout simplement d'en interdire l'accès. Ce déni les conduit à réduire ces vécus à de l'imaginaire, et au bout du compte à de la suggestion. Ces étiquettes fourre-tout sont commodes, ne coûtent rien, mais ne sont jamais prouvées. Paradoxalement, la soi-disant science rationnelle basée sur « l'évidence scientifique » s'exonère ici de l'exigence de la preuve. Or, l'expérience clinique montre l'inverse quand elle est correctement conduite, bien guidée : apparaît au contraire toujours un plus de sens, de cohérence à la vie.

Les informations qui surgissent apparaissent sous la forme de révélations du monde invisible. Il faut inclure dans ce monde invisible ses facettes intérieures et extérieures. La dimension extérieure c'est l'invisible dans le cosmos, la nature, le corps. La dimension intérieure comprend l'invisible psychique (nos pensées) et émotionnel (sentiments) : le subconscient, l'inconscient profond, le supra conscient, le sentiment religieux. Quand on aborde la dimension symbolique, la logique binaire intérieur/extérieur perd de sa pertinence. Les codifications du langage symbolique dépassent cette dualité. La pensée rationnelle dominante se révèle fonctionnelle dans un certain nombre de domaines où la logique linéaire et causaliste est efficace : une même cause donne toujours un même effet, c'est simple. Mais la réalité de l'existence humaine est beaucoup plus complexe que cela. La logique aristotélicienne avec le tiers-exclus permet de penser correctement mais elle peut à moment donné tuer la pensée symbolique si l'individu en devient prisonnier. Il est juste de dire qu'un objet blanc n'est pas noir et vice versa. Mais dans les univers invisibles où c'est la pensée analogique, métaphorique ou symbolique qui entre en jeu, il existe des « objets » qui peuvent être noir et blanc à la fois. Suis-je un homme, un mâle ? Dans le domaine biologique, la logique aristotélicienne s'applique et mes chromosomes donnent la réponse : je suis un homme ou une femme, sans alternative possible (tiers exclus). Cependant au niveau psychique, émotionnel, je ne suis pas que mâle, j'ai ma part de féminité. Et vice versa, la femme possède sa part de masculinité, et à des degrés variables pour chaque individu. Il est donc nécessaire de préciser à quel niveau on parle.

La pensée rationaliste occidentale se cantonne au niveau matériel, sensible, mesurable, quoique maintenant la science, à partir d'observations sérieuses et ouvertes, a introduit une pensée post-matérialiste, en particulier dans la physique et la biologie et les neurosciences⁴. Le paradigme est en train de changer mais il n'est pas encore du tout intégré dans le quotidien des personnes et des pratiques. Les théories relativistes d'Einstein qui datent de 1905, cela fait plus d'un siècle, sont absentes du mode de pensée contemporain même si elles sont maintenant largement utilisées en technologie. Elles sont tout aussi absentes de la pratique médicale au quotidien. Le substrat conceptuel qui sous-tend la pratique médicale de cabinet s'en tient encore à la thermodynamique de Papin, c'est le train à vapeur... Entre la découverte par les chercheurs et l'intégration intellectuelle généralisée, il faut bien du temps parce que cela requiert de transiter par une expérience personnelle qui engage le corps, dans un vécu émotionnel et affectif.

Pour en revenir à la toxicomanie, elle trouve donc son origine dans une désacralisation arbitraire de la société occidentale d'où l'on a exclu par idéologie la dimension du sacré, le spirituel, contrevenant aux besoins et droits naturels des êtres humains. Mais comme l'exprime le dicton « Chassez le naturel, il revient au galop ! ». La toxicomanie représente une forme de retour du spirituel, de quête d'accès au monde non visible, mais malheureusement mal faite, distorsionnée, et qui contredit les lois spirituelles oubliées, ce qui finit par détruire : c'est la question de la dépendance.

En considérant la toxicomanie chez les hommes, puisque c'est l'essentiel des patients de Takiwasi, on peut faire le lien entre le schéma familial et la quête spirituelle. Pour les femmes, le schéma est structurellement différent, bien que les bases soient identiques. Les patients hommes montrent une absence de père, une carence de la fonction paternelle, du lien de filiation et, en même temps, une sur-présence de la mère, un excès de la fonction maternante, un lien contraignant et indéfectible avec leur génitrice. Ce déséquilibre entre les fonctions paternelles et maternelles peut prendre des formes différentes, parfois patentes, parfois plus subtiles, mais toujours présentes. Pour le dire rapidement, on pourrait résumer la fonction paternelle à la délivrance de la parole fécondante. Autrement dit, au-delà des apparences matérielles et sensibles de l'existence, le père laisse deviner un sens profond de la vie, caché, invisible mais cohérent. Il transmet d'une façon ou d'une autre la notion que la vie vaut la peine d'être vécue ! Qu'il est bon de « sortir », d'aller vers l'extérieur, d'oser, de saisir à bras le corps l'aventure de la vie, de prendre des risques pour se réaliser. C'est ce que devrait transmettre le père, dès le départ, mais plus encore au moment de l'adolescence, période où il doit prendre le relais des soins

⁴ Voir le MANIFESTE POUR UNE SCIENCE POST-MATÉRIALISTE de Mario Beauregard, <https://odenth.com/manifeste-pour-une-science-post-materialiste/>

maternels et assumer une nutrition spirituelle. L'absence de cet ensemencement spirituel prive l'enfant de la force et de l'élan nécessaires pour aller vers l'autre, les autres, le Tout-Autre.

A l'inverse, si la fonction de nutrition physique et affective de la mère est excessive et prétend assumer celle du père, en débordant sur le plan spirituel en particulier, elle suscite une surprotection dommageable qui inhibe toute sortie vers l'altérité. Cette structure incestueuse d'emprise maternelle, génère dans les profondeurs un individu fragile, peureux, timoré, en grande insécurité intérieure. Malgré les apparences trompeuses suscitées par la consommation de drogue : il suffit de la suspendre et apparaissent immédiatement les angoisses existentielles qu'elle masquait. Le matamore devient un enfant perdu.

Ce schéma familial se retrouve à l'identique dans les structures sociales occidentales et rend compte de cette toxicomanie endémique. La surprotection maternelle se retrouve dans mille formes de supposée protection sociale. L'idéologie sécuritaire nourrit une énorme mère étatique tyrannique : je vous protège mais vous obéissez ! Nous vivons sous l'emprise d'un matriarcat social envahissant, contrairement au discours revendiqué et vindicatif contre un supposé patriarcat autoritariste. Toute démarche d'émancipation de cette matrice imposée est traitée de façon punitive. A cet excès de féminin, répond une dramatique absence de pères. D'ailleurs, trouver un psychologue homme qui puisse accompagner des patients, se révèle très difficile. Et pas seulement un thérapeute de sexe masculin, sinon un homme dans tous les sens du terme, un homme qui sait se poser, qui peut répondre, qui fait face et qui tient la route, avec fermeté et bienveillance. De trop nombreux thérapeutes de sexe masculin jouent à la maman avec leurs patients. C'est une catastrophe pour des patients qui, au fond d'eux-mêmes, cherchent constamment une figure paternelle, positive et encourageante qui leur a fait défaut, et qui les protègent de la dissolution dans un féminin asphyxiant. Ils ont besoin de ce type de paternité à défaut duquel ils s'accrochent parfois à des gourous, des pseudo-maîtres, ou des escrocs qui les abusent, en somme à de faux pères ! Pour traiter la toxicomanie, il faudrait qu'il y ait plus de bons pères ou plutôt de solides fonctions paternelles qui peuvent être aussi portées par des femmes compétentes.

Dans toutes tes conférences, tu insistes sur les dimensions énergétiques et spirituelles des plantes et je me rends compte que c'est difficilement acceptable pour l'occidental moderne. Dans tous les autres pays, les esprits, tout ça c'est accepté ?

Il n'y a pas une seule culture traditionnelle qui ne reconnaisse l'existence des esprits ou du monde spirituel, ça n'existe pas. Même l'existence de Dieu. Pour un indien d'ici, l'athéisme est incompréhensible. Il ne peut même pas s'imaginer ce que ça veut dire. Les plantes, il faut bien qu'elles

poussent : qui les fait pousser ? Il sait bien qu'il met la semence, arrose la plante, enlève les mauvaises herbes, mais ensuite ça pousse tout seul... Il sait bien qu'il ne fait que suivre les lois de la Nature et ces lois, d'où viennent-elles ? Il existe toujours au moins une notion de créateur, que la vie procède d'un au-delà de nous. Cela lui semble évident qu'il y ait en action, une intelligence, une force, une énergie, qu'il ne fait que canaliser.

J'avais entendu dire que, par exemple, l'addiction était aussi liée ou pouvait être une « attaque » des plantes parce qu'elles ne se sentaient pas respectées dans toutes leurs dimensions... ?

Cette façon de dire les choses prête à confusion, elle fait partie du langage imagé des indiens, mais n'est pas exacte au sens strict. Ce qui est vrai c'est qu'une plante est un être vivant qui a une structure physique mais aussi une structure énergétique. D'ailleurs, on peut même maintenant filmer cette dernière. On visualise le corps énergétique des plantes comme on voit le corps énergétique des hommes, ce n'est plus une vue de l'esprit. Donc, elle est dotée d'un corps physique, d'un corps énergétique, mais se manifeste aussi une dimension spirituelle, de conscience. Cela est plus difficile à appréhender et on ne peut pas le mettre en évidence avec des instruments, je ne sais pas si ça viendra un jour... mais on peut l'expérimenter ! Cette dimension spirituelle n'est pas une propriété en soi de la plante mais elle joue le rôle de véhicule ou médiation avec le monde spirituel. En particulier pour les plantes psychoactives ou les plantes initiatiques : ayahuasca, toé, tabac, pavot, peyotl, iboga, etc., qui relie au monde invisible des entités angéliques. Cette médiation est possible parce que ces plantes montrent une communauté structurelle avec notre nature biologique. Tout le vivant est fait sur les mêmes bases, on a un ADN commun en quelque sorte. Mais, de plus, les principes psychoactifs des plantes dites sacrées (caféine, cocaïne, mescaline, etc.) sont très similaires aux neurotransmetteurs de notre cerveau. Ces molécules équivalentes sont très proches, voire identiques, comme c'est le cas de la DMT présente dans le breuvage d'ayahuasca et également produite par la glande pinéale. Donc, quand on utilise les plantes visionnaires, on n'est pas en train d'introduire quelque chose d'étranger dans le corps puisque cela fait partie de notre physiologie naturelle. Ces substances réveillent ou stimulent ces fonctions naturelles de l'organisme, particulièrement inactivées dans le monde occidental qui a oublié comment les gérer. Les plantes jouent alors le rôle de stimulation ou d'activation de ces mécanismes endormis.

L'activation de ces fonctions psychiques naturelles peut être déclenchée de bien d'autres manières et chaque tradition a la sienne. En gros, on peut dire qu'il y a deux grandes voies opposées qui visent à agir sur les perceptions sensorielles externes de façon à les annuler temporairement pour permettre une meilleure captation des perceptions internes. L'une consiste à saturer les sens, par exemple par la musique, la rythmique de percussions comme le tambour, la souffrance physique, l'épuisement par la

danse. A l'inverse, on peut réduire les stimuli sensoriels de manière à les éteindre, par exemple par la méditation, le jeûne, l'immobilité, l'obscurité, l'apesanteur. Dans les deux cas de figure, survient un saut perceptuel, un accès à cette autre dimension, celle de l'invisible. Ce passage par l'hypo ou l'hyper stimulation sensorielle, ouvre à des perceptions extra-sensorielles, paranormales. Ainsi les initiations bouddhistes comportent des phases d'isolation sensorielle, dans l'obscurité et le silence d'une grotte. C'est alors un autre espace-temps qui s'ouvre.

Pour en revenir aux plantes, celles-ci possèdent une communauté structurelle avec l'être humain. Et chacune est dotée d'une forme-énergie spécifique qui en fait un véhicule particulier. Chaque véhicule impose sa propre conduite. Il faut donc savoir comment doit s'établir la relation entre un être humain particulier et une plante singulière. Autrement dit, comment la prendre, avec quel mode d'ingestion, à quelles doses, avec quelle préparation et quelles précautions ? Un véhicule qui nous transporte dans l'espace impose également la conduite qui lui correspond. On ne peut pas manœuvrer de la même manière avec une bicyclette ou un camion, même pour aller au même endroit. Et la bicyclette permet éventuellement d'atteindre des lieux où le camion se révèle inadapté et vice versa. De par sa structure, chaque véhicule oblige à une conduite différente : il est dangereux de conduire un camion comme si c'était une bicyclette et l'inverse est également vrai. Le déplacement avec les plantes psychoactives, dans l'espace-temps symbolique et à travers les méandres de la psyché, est du même ordre. Une plante impose une conduite spécifique, une manière de l'aborder. Les guérisseurs, les chamans, sont experts en la matière. Ils ont derrière eux une tradition empirique millénaire. Leurs observations répétées sur eux-mêmes d'abord, et ensuite sur leurs patients, leur permet d'utiliser les plantes de manière adéquate par rapport à la physiologie et la psychologie humaine. Il existe des indications, des procédures, des règles à suivre et si l'on fait les choses à l'envers, ce n'est pas que la plante te punit, c'est tout simplement que les choses ont été mal faites. Si on prend un couteau par la lame, on se coupe : ce n'est pas le couteau qui se venge de l'avoir mal saisi, il n'y a pas d'intentionnalité cachée, mais une erreur de procédure qui a ses conséquences. Si on met les doigts dans une prise, on s'électrocute, mais il n'y a personne derrière qui se cache, te surveille et te punit. Tu as simplement transgressé les lois de la conduction électrique. Les formulations des indiens ne sont pas à prendre au pied de la lettre, ce sont des codes culturels imagés à finalité pédagogique.

Quel est le sens véritable du rituel ?

Le rituel fait partie de manière essentielle de la bonne conduite du véhicule qu'est la plante. Il joue plusieurs fonctions simultanées.

Il représente un sas entre le monde visible matériel sensible et le monde immatériel non visible ou insensible. Le monde créé se présente à nous sous une forme sensible, notre univers, et sous une forme généralement insensible, invisible. C'est le même monde, mais il est divisé dans notre perception. Ce monde-autre, comme disent les anthropologues, est parfois perçu spontanément par certaines personnes plus sensibles, avec certains dons ou dans des occasions particulières de maladies ou de grand stress, aussi à l'approche de la mort, par exemple. Les enfants n'ont pas encore les barrières rationnelles qui filtrent ces manifestations et y ont donc plus facilement accès.

Quand on veut explorer sainement ce monde invisible, qui est premier et donne sens au monde visible, on est tenu de franchir avec certaines précautions le seuil entre ces deux mondes ou deux réalités. En effet, ce monde invisible est aussi très organisé, structuré, hiérarchisé, et possède ses propres lois. Il ne s'agit pas d'une exploration à la carte, une visite touristique. On peut le comparer avec la forêt amazonienne qui, au premier abord, apparaît comme un foisonnement végétal désordonné, mais en réalité est tout un univers extrêmement complexe, précis, avec la régulation physiologique des plantes, des animaux, du soleil, de l'eau... Il s'agit en fait d'un mécanisme d'horlogerie. Et on ne part pas en forêt amazonienne à l'aventure, seul et sans précautions. On prend un guide, une boussole, des réserves de nourriture, de quoi s'abriter, on a bien conscience que c'est un monde riche de merveilles mais aussi potentiellement dangereux. Il faut le connaître. Si on en connaît les secrets, les lois, comment il fonctionne, on se trouve lors dans une relative sécurité.

Le monde invisible recèle des forces extraordinaires, des puissances psychiques et spirituelles insoupçonnées. De même qu'il existe un ordre hiérarchique dans le créé sensible : les minéraux, les végétaux, les animaux, l'être humain ; il en existe aussi un dans le monde invisible qui est tout aussi habité. Il est peuplé d'être créés ou entités spirituelles qu'on appelle les anges ou les démons dans la tradition occidentale. N'ayant pas de substance corporelle physique, on les désigne globalement sous le nom d'esprits. Il s'agit donc d'êtres créés, dotés d'intelligence, de volonté, de mémoire, de liberté mais sans corporéité. Ces êtres ne doivent pas être confondus avec le divin qui est incréé et créateur. La divinité, le créateur, est la source transcendante. Entre le monde sensible et la divinité, cet espace constitue un monde intermédiaire. Dans notre société contemporaine, très souvent, ceux qui explorent ces territoires au moyen des plantes sacrées croient contacter directement la divinité alors qu'ils sont en présence d'entités spirituelles créées du monde intermédiaire. Cette confusion peut entraîner de graves conséquences, en prenant des êtres créés, même de nature angélique, pour des dieux. L'idolâtrie, donc l'aliénation, menace.

Si on ne prend pas correctement la plante, sans le respect et les précautions correspondantes, on induit

un renversement de l'ordre hiérarchique naturel. La plante, au lieu de servir l'être humain, le possède en quelque sorte. C'est ce qui se passe dans la toxicomanie. Prenons l'exemple de la coca. L'usage adéquat de la coca, la feuille de coca, a donné le Machu Picchu et l'extraordinaire culture andine, tout un empire, celui des Incas. Son usage rituel est à la source de connaissances et informations sur la médecine, l'agriculture, l'architecture, l'astrologie, une civilisation entière. Mais l'usage contemporain profane de la coca, de façon sauvage, en la réduisant à des principes actifs, dans des contextes et avec des fins inadéquates, génère les conséquences désastreuses que l'on connaît. Au lieu de chercher la sagesse, on veut être « speed » : on prend le couteau par la lame. Au lieu que la plante te donne, tu te donnes à elle et cette inversion équivaut à une possession. L'individu se soumet à une force qu'il devrait garder sous contrôle, entre autres choses au moyen du rituel, et c'est alors elle qui le domine. Ce préjudice conduit à l'addiction, à la dépendance, qui, vues sous cet angle-là, sont des formes de possession.

De la même façon, l'alcoolique voudrait bien arrêter de boire, et il le dit d'ailleurs « je veux arrêter, j'arrête, j'arrête... » mais, une heure après, il est avec la bouteille. Les toxicomanes veulent parfois arrêter mais ils n'y arrivent pas, « c'est plus fort qu'eux » comme on dit populairement : qu'est-ce donc que cette force qui les domine ? Sur cette puissance qui les contrôle et les dépassent, ils semblent n'avoir aucune prise. Ils sont soumis et habités par une énergie qui les possède. La soumission est le résultat de l'inversion hiérarchique.

C'est tellement vrai que lorsqu'un indien amazonien veut volontairement acquérir des pouvoirs de sorcellerie, il prend intentionnellement des plantes de façon transgressive. Par exemple, il ne respecte pas les restrictions alimentaires qui accompagnent l'ingestion de la plante. Une manière connue est de manger de la chair de vautour lors d'une diète : c'est à dessein pour être habité par un esprit de mort, vampiriser les autres comme des cadavres. Il choisit en quelque sorte d'être habité par des esprits impurs au moyen de la plante. Ces esprits, présentés comme des alliés, sont en réalité des forces angéliques démoniaques qui le soumettent et auxquelles il doit allégeance. Cette habitation procure une certaine puissance, de même qu'un toxicomane qui est speed avec la cocaïne, ou un alcoolique sous les effets de l'alcool, qui se sent invincible et joue au matamore. Il peut parfois faire des trucs incroyables, hors de ses capacités habituelles en état de sobriété. Mais après, il va le payer très cher et ce n'est pas parce que « les plantes se vengent » ou sont mauvaises, sinon une conséquence inéluctable des transgressions des lois de la vie. Ces pratiques de sorcellerie par la possession ont lieu également avec des esprits animaux, des puissances animales. En Amazonie, la transformation de sorciers en prédateurs comme le tigre, par exemple, assoiffé du sang humain une fois qu'il l'a goûté, fait partie des traditions ancestrales. Les occidentaux préfèrent y voir de gentilles légendes sorties d'un « imaginaire primitif » : ils se rassurent à bon compte.

Ces formes de possession volontaires, même si plus ou moins conscientes, existent dans les médecines traditionnelles du monde entier. C'est le revers de la médaille de ces savoirs où les connaissances peuvent aussi être utilisées pour le mal. Les praticiens de la médecine et de la science occidentale n'échappent pas non plus à ces tentations d'inversion et de pouvoir, en jouant précisément « aux apprentis-sorciers ». La convoitise humaine peut conduire partout certains à recourir à ces connaissances pour se laisser posséder, activement ou tacitement, par des puissances animales, végétales ou spirituelles, de mauvais esprits.

Le monde spirituel, intermédiaire, n'est pas habité que de bonnes choses : il y a les bons esprits mais aussi les mauvais. S'ouvrir à ce monde-là demande donc de respecter les hiérarchies et de mettre en place des systèmes de protection de façon à discerner à qui l'on ouvre la porte. Cette constatation ne plaît pas beaucoup à la modernité new age ou bisounours, mais cela ne change pas la réalité des choses. Il est paradoxal de prétendre rechercher les savoirs ancestraux, se réclamer du « chamanisme », et à la fois écarter ce qu'ils enseignent sur le monde invisible et en particulier sur l'existence et la nocivité des mauvais esprits. Ce déni ou cette ignorance, dans le cadre de la désacralisation de la société moderne, conduit de nombreux occidentaux à ouvrir des portes vers le monde invisible, c'est très facile, mais sans savoir vraiment à quoi ils s'exposent. La toxicomanie en est un exemple illustratif mais aussi bien d'autres pratiques comme le spiritisme, la magie, les canalisations, le Reiki, de nombreuses formes de « thérapie alternative », etc., où l'on croit jouer avec les esprits ou les maîtriser quand ce sont eux qui se jouent de cette naïveté et maîtrisent l'intrus. Les bonnes intentions ne constituent nullement une protection. Ces esprits maléfiques peuvent alors parasiter les téméraires, à divers degrés, de la façon la plus occulte et séductrice jusqu'à la grande possession. Ça peut aller très loin.

Tous ces rituels, est-ce que c'est la plante qui te l'enseigne ?

Le rituel vise à pouvoir entrer de manière sûre, protégée et guidée dans ce monde-autre, et surtout à en revenir sain et sauf. Il est facile de passer « de l'autre côté », le problème est comment, une fois de l'autre côté, trouver le chemin de retour ? De l'autre côté, il ne faut pas oublier que les mécanismes de la conscience ordinaire sont altérés, on ne peut plus raisonner « comme d'habitude ». Les critères logiques changent, les lois sont différentes, les perceptions sont modifiées. Ainsi, les toxicomanes, de l'autre côté, sous l'effet des drogues, perçoivent des choses hors de l'ordinaire, ce qui est fascinant, mais aussi aliénant au moment de revenir à la conscience ordinaire quand l'effet des drogues se dissipe. Une partie d'eux-mêmes reste attrapée dans ce monde autre, ils sont « scotchés » comme on dit. Quelque part, ils ne sont plus tout à fait là. Ce partage entre l'ordinaire et l'extraordinaire, ce monde-ci et le

monde-autre est crucifiant et provoque de la souffrance, une sorte de déchirement intérieur. Ce grand écart entre des réalités différentes peut aller jusqu'à la confusion entre ces deux réalités, voire la dissociation psychique, porte vers la folie. Dans les bouffées délirantes, fréquentes avec des surdoses de cannabis, le corps est ici, et le psychisme, l'esprit, sont ailleurs. Il est facile pour le toxicomane d'être « high », c'est le retour, le « down » qui pose problème.

Le rituel permet d'ouvrir les portes jusqu'où c'est possible pour les personnes, en fonction de leurs capacités, de leur maturité. Ce phénomène d'auto régulation instaure la sécurité. Les personnes ne pourront pas aller au-delà de ce qu'elles peuvent découvrir, connaître, intégrer.

Alors est-ce que la plante enseigne le rituel ? Oui et non. Il faut discerner trois niveaux.

C'est un peu comme une partition musicale. Une partition musicale est la même pour tout le monde, quel que soit le pays, la culture, l'individu... De même, le rituel possède des éléments symboliques constants, des invariants universels. Tout le monde conçoit, par exemple, qu'avoir une vie spirituelle c'est quelque part s'élever, aller vers le haut. Personne ne dit : ma vie spirituelle va consister à aller vers le bas, m'enfoncer. On situe le ciel, le haut, comme étant le monde de la lumière, de l'air, de l'inspiration, et le monde d'en-bas comme celui des abîmes, des ténèbres, des enfers. Tous les êtres humains s'inscrivent dans ce schéma structurel. Ils vivent tout ça. Tout rituel, quel qu'il soit à travers le monde, possède des invariants universels qui conditionnent son efficacité.

Ensuite, il y a un 2^{ème} niveau qui est le niveau environnemental et culturel. Évidemment, la symbolique d'une plante n'est pas la même en forêt amazonienne qu'au désert du Sahara. La charge et représentation symbolique de la mer sera différente chez quelqu'un qui vit sur une île que chez quelqu'un qui vit au milieu des montagnes. Les contextes géographiques, climatiques, induisent une symbolique culturelle diversifiée. L'expression symbolique universelle se contextualise. C'est la deuxième dimension de la partition musicale, c'est-à-dire la spécificité de l'instrument et du contexte : jouer du saxo ou du piano, seul ou dans un groupe ou un orchestre symphonique. La partition reste la même, mais le son est différent.

La 3^{ème} partie est liée à la personnalité et singularité du maître rituel ou du musicien. Le contexte se personnalise. Chacun, en fonction de son affectivité, son psychisme, sa structure... va y mettre sa coloration personnelle, son génie propre, sa touche unique.

Voilà les trois niveaux.

Il existe donc des invariants symboliques rituels universels qui ne sont pas spécifiquement enseignés par les plantes ; les plantes aussi peuvent le montrer mais ça va au-delà des plantes.

Ensuite, si on utilise une plante particulière, comme le saxo ou le piano en musique, on a affaire à un profil particulier, un véhicule spécifique, un instrument particulier qu'est une plante précise. Et comme on apprend à jouer du piano et du saxophone, on est obligé de s'adapter à l'instrument. Là, il faut s'adapter à la plante, et quand on la prend, elle enseigne ses caractéristiques, à travers sensations, visions, indications précises. C'est déjà enseigné en partie auparavant par ceux qui ont déjà pris la plante et qui te mettent sur la piste à explorer.

Et après, il y a la touche personnelle. Chaque maestro aura des indications adaptées à sa personnalité et sa vocation, cela va lui être enseigné à travers sa propre initiation, à travers les effets de la plante. Ce n'est pas la plante elle-même, mais à travers elle, que le monde spirituel te guide en fonction de qui tu es. Ces indications sont très précises et individualisées et ne sont pas généralisables. Par exemple, j'ai connu un guérisseur auquel il était interdit de manger de la papaye. Je donne ce détail pour montrer que cela vise des choses très concrètes et précises. Moi, je mange de la papaye, ce n'est pas mon problème. Ces spécificités sont liées à la psychologie, la physiologie, la personnalité, et la mission qui est indiquée.

En effet, la fonction de guérisseur ou de chaman, c'est une orientation qui est donnée, ce n'est pas toi qui dis : « je veux être chaman ». C'est quelque chose qui s'impose comme la musique pour un musicien. S'il est habité par le génie de la musique, il lui faut absolument jouer, et s'il ne joue pas, il est malheureux, il y a quelque chose qui ne se réalise pas en lui. C'est une vocation au sens fort. Et aussi bien pour le musicien que pour le chaman, cette vocation doit être confirmée par des maîtres. Son talent est reconnu et il reçoit une habilitation des « anciens ». Il ne suffit pas qu'il croit avoir du talent. Il existe donc au départ un appel, une inspiration puissante, qui doivent être validés par des tiers plus avancés, on ne peut s'auto-proclamer chaman. Sur cette base, chacun ajoute sa coloration personnelle qui vient dans un second temps.

En ce qui me concerne, je connaissais certains des invariants universels avant de venir au Pérou. Puis est venu ce que m'ont enseigné les guérisseurs avec lesquels j'ai travaillé, non pas tant au point de vue de la transmission verbale, relativement limitée, sinon à travers l'expérimentation. Les guérisseurs parlent peu mais montrent au fur et à mesure du processus. Enfin, il y a des indications qui m'étaient précisément destinées et me sont venues dans des sessions d'ayahuasca, des diètes, des rêves, des états modifiés de conscience. Pour toi, tu fais ça, ça sera de telle manière Et on peut vérifier la validité de ces indications au cours de l'expérimentation. Parfois, il m'est arrivé d'oublier, de me tromper, d'omettre par paresse ou fatigue...et ça se paye, et parfois assez cher. On ne choisit pas, on est au service. Non ! On ne fait pas ce qu'on veut. Parfois, on apprend à coup de triques... Les lois spirituelles du monde autre sont extrêmement précises et rigoureuses. Vu de l'extérieur, un chaman peut paraître un peu folklorique

avec ses habits bizarres, ses manies, ses pratiques curieuses, mais ce qui se passe à l'intérieur est extrêmement précis, rigoureux, c'est un mécanisme d'horlogerie.

Est-ce qu'à Takiwasi, vous faites une différence entre l'alcoolisme et la toxicomanie ? Est-ce que vous traitez cette problématique de la même manière ou pas ?

Je dirais oui et non, parce que sur le fond c'est la même chose mais dans la pratique, l'alcoolisme c'est souvent le dernier degré de la dépendance. Les « vieux » toxicomanes terminent souvent dans l'alcool. Et donc, cela demande en général un travail qui vise le long-terme avec un accompagnement patient. Takiwasi n'est pas tellement structuré de cette façon : les patients viennent de loin, la plupart ne sont pas de la région, et pendant leur séjour ici, ils sont désinsérés temporairement de leur famille, leur ville, leurs habitudes de vie. On les reçoit pour une durée de 9 mois et ils repartent chez eux avec un programme, des objectifs, un projet de vie, etc.

Pour un alcoolique confirmé, le mieux, en-dehors de la phase initiale de désintoxication physique, serait de faire le travail en ambulatoire, là où il est, avec un suivi comportementaliste qui demande du temps, la restructuration étant beaucoup plus longue. Si ce sont de jeunes alcooliques, ou dans le cadre d'une polytoxicomanie, il est possible de les recevoir car ils ne sont pas encore trop imprégnés ni inscrits dans une dynamique psychique et familiale trop dégradée. Mais pour des personnes qui consomment depuis 20 ou 30 ans, le modèle de Takiwasi n'est ni adapté ni très efficace. Le protocole de désintoxication peut être un bon starter, un démarreur, mais après il faut que ça s'inscrive dans la continuité et la durée, au sein d'un contexte social, familial sur lequel intervenir.

Et l'ivresse du vin... Peut-être qu'avec le vin, nous avons perdu quelque chose non ?

Certainement. L'alcool, on l'appelait avant l'esprit de vin. Les vins sont les spiritueux, l'alcool renvoie à la question de l'esprit entre matière et spiritualité. C'est le résultat d'une élaboration de l'être humain qui se réfère aux aspects les plus subtils de la matière obtenus par distillation et sublimation.

Il faudrait aussi creuser la question de la fonction de la liane. La vigne est une liane comme l'ayahuasca (en anglais la « liane ayahuasca » se traduit par « ayahuasca vine »). Ce sont des êtres végétaux qui sont structurellement plus féminins, ils ne peuvent pas s'élever par eux-mêmes, se verticaliser sans support externe. Pour grimper, ils nécessitent un tuteur. Ils ne peuvent pas assumer par eux-mêmes la fonction de la verticalité qui est une fonction masculine. Ces plantes grimpantes doivent s'appuyer sur un élément vertical et structurant, pour s'élever, sinon elles s'étalent à l'horizontal, au niveau du sol, elles restent à

terre.

Symboliquement, sur le plan psychique, l'absence de support masculin maintient « au ras des pâquerettes », et peut même conduire à des formes de régression dans une énergie féminine exclusive. Cela correspond à une indifférenciation psychique, une espèce de dilution dans la matière et l'eau, l'unique satisfaction des passions et de l'émotionnel, la prédominance des affects, qui équivaut à une submersion ou noyade dans le sentimentalisme.

L'alcoolique se noie dans ses affects et a besoin de se restructurer par l'instauration de fonctions masculines solides. Par exemple, au niveau comportementaliste, ce peut être à travers les groupes d'Alcooliques Anonymes qui représentent un soutien externe avec des normes, des règles, des solidarités. Ils posent d'ailleurs au départ la nécessité de l'acceptation d'une transcendance, une force spirituelle paternelle supérieure. Cette démarche peut être effective sur le long terme.

L'ayahuasca seule chez un alcoolique n'est donc pas efficace si son usage n'associe pas d'éléments masculins structurants. Ce masculin peut s'établir au sein du rituel, du cadre thérapeutique ou par l'association avec des plantes « masculines ». Le contexte thérapeutique fixe des règles précises, la figure du thérapeute doit assumer une dimension paternelle. Certaines plantes, sont dites « masculines » parce qu'elles stimulent les fonctions masculines chez l'être humain, en particulier le tabac. Une personne complètement diluée dans l'alcool, au psychisme liquéfié pour ainsi dire, requiert des plantes susceptibles d'évacuer ce trop-plein. Comme pour un marais, cela peut se faire par le drainage ou l'assèchement. Il existe de plantes purgatives de drainage et des plantes de feu pour assécher. L'utilisation de ces diverses plantes ou éléments énergétiques en association requiert de la maîtrise et de de l'expérience.

Par exemple, l'association de feu et d'eau est délicate. L'eau de vie ici est une eau-de-feu (eau ardente ou aguardiente en espagnol). Donc c'est un liquide qui ne rafraîchit pas mais brûle, un mélange explosif pour un profane, éventuellement médicinal, qui donne la vie, ou toxique, qui consume. Dans certaines traditions comme au Japon, avec le rituel adéquat, des eaux de vie très fortes sont utilisées au cours d'initiations. Les indiens du Sibundoy en Colombie associent ayahuasca et eau-de-vie dans leurs rituels. Là encore, rien n'est mauvais en soi, mais dépend du contexte, des connaissances rituelles, de la maîtrise des énergies en jeu.

Le vin, évidemment, c'est aussi la sève ou le sang de la terre en quelque sorte. La vigne nécessite du soleil. Entre terre et ciel, la vigne est entourée de nombreuses pratiques et significations symboliques.

La France est riche de toute une culture autour du vin, avec notamment des confréries de vignerons. C'est vraiment une substance rituelle qui commence avec le tchin-tchin des anniversaires et va jusqu'à l'eucharistie. Cependant la désacralisation de son usage, hors rituel, simplement pour se saouler, comme pour toute substance psychoactive, conduit au désastre.

Le vin est aussi, de par ses caractéristiques, une figuration du sang. Comme le sang, il donne vie, il réchauffe, il circule, il est rouge... En considérant la fonction du sang chez l'être humain, on peut mieux saisir la dimension symbolique du vin.

Sur le plan physique habituellement le sang ne se voit pas, sauf chez une personne blessée. Le sang représente ce qui anime l'être humain mais demeure caché, c'est-à-dire l'âme humaine. Symboliquement, cela est analogiquement vrai aux niveaux psychique et spirituel. Il s'agit donc d'un principe vital indispensable, transmetteur de la vie, l'essence-même de la vie. On parle ainsi d'une lignée de sang et, dans la tradition chrétienne, c'est le sang du Christ qui est l'essence même de la vie spirituelle. On touche ici la question de la filiation tant au niveau des héritages familiaux que spirituels.

Le sang doit donc être gardé pur, être éventuellement purifié. Sa purification devient celle de l'âme. La fonction purificatrice du sang est illustrée par exemple par l'élimination périodique du sang menstruel chez les femmes en âge de procréer. Lorsqu'il n'y a pas eu de fécondation, le sang menstruel va, au niveau physique, nettoyer le système reproducteur afin de le préparer pour une prochaine fécondation. Mais ce nettoyage physique est concomitant d'un nettoyage énergétique. Si le rythme menstruel est perturbé, réduit, voire bloqué, ce sang toxique non évacué entraîne des symptômes d'intoxication. C'est le syndrome prémenstruel bien connu avec maux de tête, irritabilité, douleurs, etc. Cette dimension énergétique du sang menstruel avec ses potentialités toxiques est reconnue par toutes les traditions à travers le temps et l'espace, et dans la culture populaire. Des procédures rituelles et thérapeutiques ont été mises en place par chacune d'elles afin de permettre que ce nettoyage puisse s'effectuer correctement pour éviter l'intoxication de la femme, de même que la contamination de l'entourage. Lors de cette période, la femme ne peut être en contact avec des choses sacrées ou être présente dans des lieux sacrés, elle ne peut pas réaliser certaines tâches comme la préparation des aliments, par exemple. Ainsi, en Inde il existe des temples particuliers spécifiquement destinés à la purification des femmes après leurs règles ou un accouchement. Au Népal, quand les femmes ont leurs règles, on les isole pendant 8 jours dans une petite cabane hors de la communauté. En Indonésie, elles ne peuvent pas rentrer dans les temples bouddhistes lors de leur menstrues. En Amazonie, elles ne peuvent pas participer aux sessions d'ayahuasca. C'est également présent dans la Bible et lors de la fête de la Présentation au Temple et de la Purification de la Vierge Marie. Cela est vraiment universel et correspond à une observation empirique facilement expérimentable. Il ne s'agit donc pas d'une croyance ou de superstition, ni de relents de

culture machiste ou de patriarcat tyrannique, mais tout simplement de physiologie humaine, sans connotations morales.

Le sang possède à la fois des potentialités de régénération, de vitalisation mais en même temps, si c'est un sang toxique, de pollution extrême.

D'ailleurs, les pactes sataniques ou l'on vend son âme au démon, sont des pactes de sang. On ne le fait pas avec les cheveux ! On offre sa vie, on offre son sang, aussi bien chez les satanistes que chez les martyrs.

Le vin, l'alcool, touchent toutes ces questions-là mais ce sujet demanderait plus de temps être expliqué correctement.

Est-ce que toi, quand tes patients prennent des plantes telles que la marijuana ou des drogues chimiques, tu vois des choses différentes dans leur corps énergétique ?

Oui, les énergies sont différentes mais les problématiques de fond sont similaires.

Le cannabis est également une plante sacrée qui est profanée. C'est une plante médicinale, et bien utilisée, avec des rituels adéquats, elle peut conduire au plus haut degré spirituel. Malheureusement, cela n'arrive jamais en Occident. On la fume tout de suite en sautant de nombreuses étapes.

Il faut apprendre un certain nombre de choses qu'on ne peut ignorer si on veut se lancer dans ce genre d'aventure.

Tout d'abord, il existe un ordre dans la vie, on va toujours de la terre à l'eau, de l'eau à l'air, de l'air au feu, c'est comme ça. C'est vrai au niveau physique, c'est vrai au niveau psychique et spirituel. Terre et eau représentent des fonctions féminines, air et feu des fonctions masculines. On transite donc du féminin, terre-eau, au masculin, air-feu.

Au niveau physique, c'est assez évident : un embryon, un fœtus, est dans le sein de sa mère où il n'y a ni air ni feu, pas de lumière. Il est dans l'eau, le liquide amniotique, et la matière du corps de sa mère. A la naissance, il accède au monde de l'air et de la lumière, du feu, du soleil. Il sort de la mère, il accède au père. Le féminin précède le masculin. C'est valable pour tout être humain, indifféremment de ses origines.

Ce même processus doit être respecté quand on prend une plante psychoactive avec des finalités psycho-

spirituelles. Il faut d'abord l'ingérer de manière à l'intégrer au niveau des fonctions féminines, le corps et les affects. Si c'est du tabac, par exemple, on commence donc par prendre du jus de tabac, sa forme matière et eau. Le corps est secoué, parfois plus que secoué, on vomit, et les émotions s'extériorisent, tu pleures, tu as peur... Peu à peu, l'énergie du tabac va s'incorporer à ce niveau-là, il s'installe en quelque sorte au niveau physique et émotionnel. On cesse de vomir et les effets se réduisent jusqu'à obtenir la quiétude. Cette étape peut prendre des mois, voire des années. On peut alors passer à l'ingestion du tabac dans ses dimensions masculines air-feu, c'est-à-dire le fumer. Le tabac va alors poursuivre sa fonction thérapeutique au niveau psychique et spirituel. Purifier et structurer le psychisme, les inspirations, la créativité, aiguïser l'intuition, corriger les déviations spirituelles, etc. Tout cela dans un contexte rituel correct et guidé. Bien entendu, je schématise à des fins pédagogiques, et ce n'est pas aussi tranché.

Pour le cannabis, le processus est similaire. D'ailleurs, dans les traditions qui connaissent bien le cannabis, comme en Inde, il se prend aussi d'abord au niveau solide et liquide pendant un long processus initiatique accompagné de restrictions alimentaires et sexuelles. Ce n'est qu'après qu'on peut le fumer, toujours en contexte rituel et guidé. En Occident, on saute l'étape première pour fumer directement le cannabis et de plus hors de tout accompagnement éclairé.

Comme le tabac d'ailleurs ?

Comme le tabac. On saute les étapes de structuration physique et émotionnelle, on veut accéder directement aux bénéfices psychiques et spirituels. On prétend mettre le toit de la maison avant d'avoir établi les fondations et construit les murs. Donc ça s'écroule tôt ou tard, rapidement ou lentement. Là encore, il y a une inversion et les gens deviennent possédés par l'esprit du tabac, ils deviennent tabagiques. Et ceux qui fument du cannabis sont possédés identiquement par l'esprit du cannabis, éventuellement jusqu'au délire mystique.

Et pourquoi est-ce qu'on ne propose pas à ceux qui sont dépendants du tabac de boire du tabac ?

C'est ce qu'il faudrait faire bien-sûr et c'est ce qu'on fait à Takiwasi. Et ceux qui sont dépendants au cannabis, ici, on leur donne du cannabis à boire. On utilise des huiles en l'occurrence. On peut d'ailleurs faire la traduction au niveau chimique, puisque la symbolique se doit d'être cohérente à tous les niveaux. Les scientifiques montrent que c'est cohérent au niveau de la matière, du physique, des molécules, et les guérisseurs dans les dimensions énergétiques et spirituelles. Mais tout est réduit toujours par la science.

Le cannabis, pour simplifier, possède 2 grands principes actifs, le THC et le CBD. Le THC propulse dans les hauteurs tandis que le CBD ramène à terre. Le THC c'est le principe psychoactif qui t'élève, qui te donne le « high » et te fait planer et le CBD joue un rôle sédatif et antipsychotique. Le CBD peut être justement indiqué pour les délirants. Quand on utilise des huiles de cannabis avec un taux de THC extrêmement réduit et qui n'est pas métabolisé par le tube digestif, il n'y a pratiquement pas d'effet psychoactif, de « high ». Par contre, le CBD est assimilé par voie digestive et va les ramener au réel. Les bouffées délirantes sont maintenant fréquentes avec du cannabis hybride manipulé et avec de très fortes doses de THC. Une plante qui d'ordinaire possède 1 % ou 2 % de THC peut maintenant atteindre 20 à 25 %, des trucs délirants. Les fumeurs absorbent une dose extraordinaire, énorme, de THC, et ils décollent tellement qu'ils ne peuvent plus revenir au réel, à la conscience ordinaire : c'est la bouffée délirante, une intoxication aigüe au THC. Les interventions purement psychothérapeutiques sont inefficaces. La contention médicamenteuse peut gommer en partie les symptômes mais l'intoxication demeurant, dès qu'on réduit les médicaments, les manifestations délirantes reviennent. On parle alors de psychotiques, de schizophrènes, alors qu'il faudrait tout de suite les désintoxiquer. De plus, le cannabis a une autre caractéristique, qui est son extrême prégnance dans l'organisme. Quand quelqu'un fume du cannabis, l'imprégnation physique mais surtout énergétique peut durer des semaines voire des mois. Les fumeurs de joints disent qu'ils peuvent arrêter de consommer et qu'ils ne ressentent pas de manque, donc ils en déduisent qu'ils ne sont pas dépendants. En effet, l'imprégnation leur permet de tenir en moyenne deux mois, selon mon observation, parce qu'ils ont leur dose. C'est comme le chameau avec sa réserve d'eau dans sa bosse... il peut tenir un certain temps sans boire. Au bout de 2-3 mois, à peu près, ça dépend des gens, le manque se fait sentir et la fumette reprend avec l'assurance qu'ils peuvent « arrêter quand ils veulent ». Au bout du compte, on voit des fumeurs avec 20 ou 30 ans de consommation et qui ne s'arrêtent jamais définitivement, parce qu'ils ne le peuvent pas en réalité. À ces personnes-là, je leur propose, pour me convaincre de leur non-dépendance, d'arrêter pendant 2 ans. Ceux qui relèvent le défi se rendent alors compte de leur dépendance et des effets négatifs de leur consommation dont ils n'étaient pas conscients, ils peuvent alors arrêter définitivement.

Dans une conférence, tu dis : « La forme est porteuse de sens, une forme n'est pas simplement une structure physique, elle est un schème orienté et fournit du sens » ; cela me questionne car en art-thérapie, nous accompagnons la transformation de la forme. Qu'est-ce que ce monde des formes pour toi ?

La forme a une identité, quelque chose qui est informe n'a pas d'identité. J'essaye de mettre en mots ce qu'il est difficile de concevoir et exprimer. Une plante possède une forme et une énergie, ce n'est pas

qu'une coquille vide, c'est une forme mais qui est active. La forme est la manifestation dans l'espace-temps d'une identité.

Par exemple, quand j'ai pris du Chiric, moi, dans mon rêve, j'ai vu un personnage... ?

Ce personnage-là c'est la façon comment toi tu vas percevoir le Chiric. Le Chiric n'a pas *stricto sensu* cette forme-là. La perception de la forme-énergie de cette plante passe par ton filtre neuronal, cérébral, biologique. C'est donc une image, une représentation, une traduction d'une réalité invisible dans ton champ visuel selon tes structures biologiques et ensuite tes schémas humains culturels, familiaux, personnels. De la même façon, un démon n'est pas doté de corporéité mais tu le vois avec un corps, des yeux rouges et une queue fourchue... Sur un plan premier, cette perception est inexacte, mais cette entité spirituelle possède des caractéristiques morales qui s'illustrent dans ta psyché par déformations du corps humain idéal, parce que c'est ta référence humaine de la perfection. S'il s'agit par exemple du démon de la luxure, il va t'apparaître avec un sexe énorme, si c'est celui de la médisance il aura une langue de vipère, et celui de l'orgueil aura la grosse tête ou les chevilles enflées... Le langage populaire sait tout cela. La forme humaine est en son essence une forme parfaite à l'image et à la ressemblance de Dieu. Sauf que nous, individuellement, ne sommes pas parfaits, et possédons en notre corps spirituel les déformations de notre âme. Et cela arrive parfois à transparaître jusqu'au niveau physique. Nous saisissons des réalités sensibles pour figurer des réalités psychiques ou spirituelles. Si la commère jette son poison à travers la parole, la première analogie qui nous vient est celle du serpent venimeux. L'homme agressif et brutal, le goujat, nous fait penser à un ours mal léché. L'ours n'est pas un goujat, c'est nous qui sélectionnons certaines de ses caractéristiques, un ours est un ours. Point. Mais pour nous, l'ours montre une grande force physique, il nous inspire la puissance, il n'a pas de prédateur, et par ailleurs sur un autre versant il montre une grande sensualité, il aime le miel, il ronfle, il hiberne, c'est une grosse masse très puissante qui peut être autant protectrice et affective (le nounours) que brutale et peu raffinée (le goujat).

Les plantes montrent des caractéristiques qui font appel à la symbolique universelle et ensuite montrent des colorations plus culturelles ou personnelles. Le tabac aux vertus très masculines n'apparaît jamais comme une danseuse-étoile, il est toujours vu comme un homme fort, musclé, à la peau sombre... et ensuite selon les colorations culturelles, avec un chapeau particulier, une pipe ou un cigare, etc.

Ce que j'ai dit des démons est valable aussi pour les bons anges et même pour le divin. Dieu n'est évidemment pas un vieux barbu assis sur un nuage, mais cette figuration symbolique retient des caractéristiques véritables comme l'ancienneté qui figure l'incréé, la barbe, la sagesse, et le nuage sa

domination des subtiles réalités spirituelles. Ces images de Dieu sont des supports pédagogiques, l'image temporaire qui nous permet de nous représenter le divin, c'est en quelque sorte l'*imago dei* à l'envers, nous sommes images de Dieu (*imago dei*) et pour retrouver le visage perdu de Dieu, nous l'imaginons selon nos perceptions limitées. L'idolâtrie consiste à prendre cette représentation comme une réalité absolue.

Tu dis que notre corps serait une manifestation, une somatisation engendrée par ce monde premier... ?

Nous sommes notre corps, pas QUE notre corps... mais nous sommes aussi notre corps. C'est ce que l'on possède à la naissance et que l'on perd à la mort. Le reste ici-bas est de l'habillement. Mais ce corps possède une âme immortelle, corps et âme s'informant mutuellement. Nous sommes donc des âmes incarnées, une union corps-âme indissociable. La dissociation à la mort n'est que temporaire et c'est pourquoi dans la théologie chrétienne, la résurrection du corps a une place essentielle. Sans cette perspective eschatologique, on tombe dans les croyances gnostiques qui refusent l'incarnation, méprisent le corps et donc le désacralisent et le maltraitent. Le corps est appelé à une transformation, une purification, la guérison de toutes les malformations engendrées par une âme imparfaite. Le corps est donc appelé finalement à ressusciter sous une forme nouvelle, tout en gardant son unicité, comme le corps glorieux du Christ, doté d'autres facultés, d'autres caractéristiques, d'autres qualités, et d'une certaine façon pleinement réalisée.





